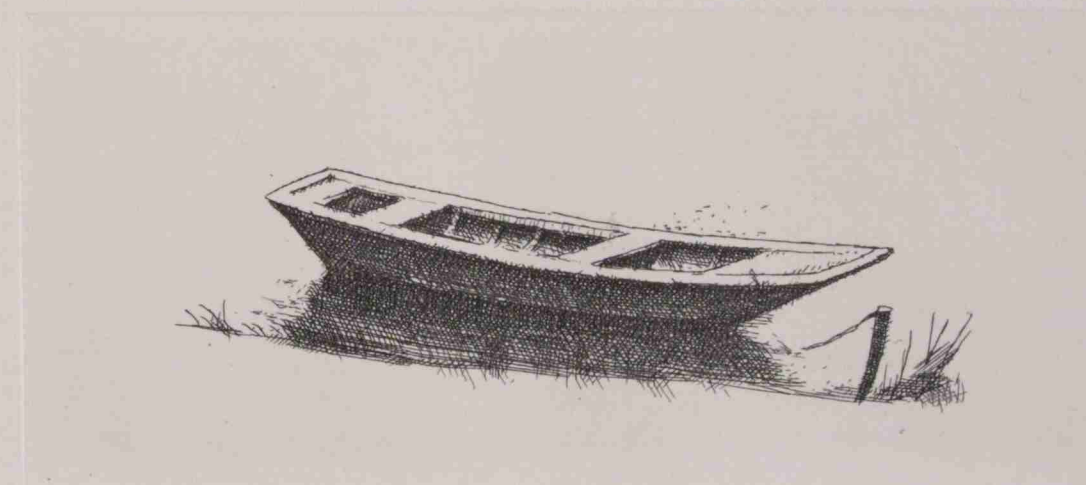


JULIEN GRACQ

LES EAUX ÉTROITES

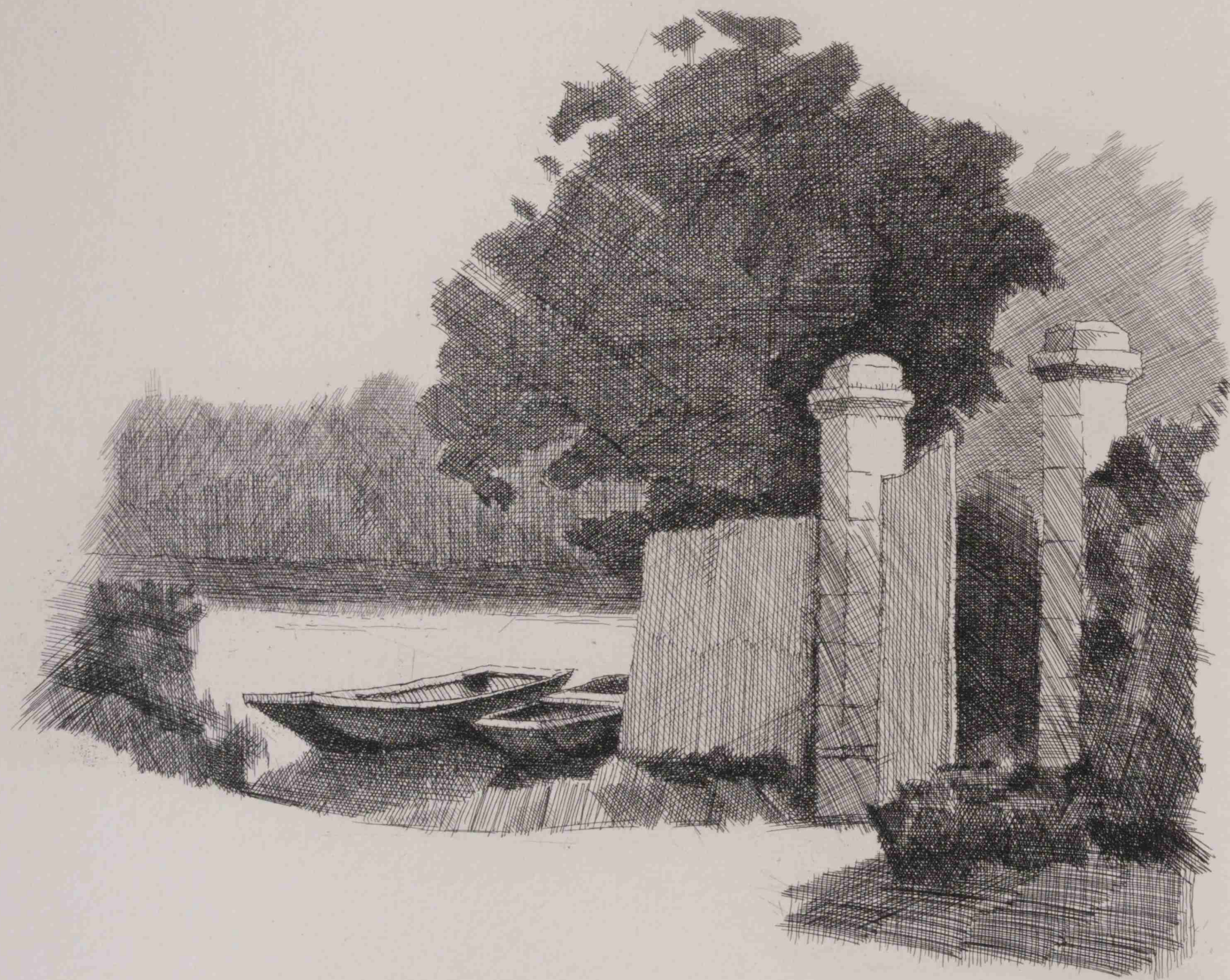
AVEC NEUF EAUX-FORTES DE PALÉZIEUX



1983

MICHEL ROSSIER

A VEVEY



P ourquoi le sentiment s'est-il ancré en moi de bonne heure que, si le voyage seul — le voyage sans idée de retour — ouvre pour nous les portes et peut changer vraiment notre vie, un sortilège plus caché, qui s'apparente au maniement de la baguette de sourcier, se lie à la promenade entre toutes préférée, à l'excursion sans aventure et sans imprévu qui nous ramène en quelques heures à notre point d'attache, à la clôture de la maison familière? La sécurité inaltérée du retour n'est pas garantie à qui se risque au milieu des champs de forces que la Terre garde, pour chacun de nous singulièrement, sous tension; plus que par le «baiser des planètes», cher à Goethe, il y a lieu de croire que la ligne de notre vie en est confusément éclairée. Parfois on dirait qu'une *grille* en nous, plus ancienne que nous, mais lacunaire et comme trouée, déchiffre au hasard de ces promenades inspirées les lignes de force qui seront celles d'épisodes de notre vie encore à vivre.

JULIEN GRACQ

une fois encore, fugitivement, cette sensation de félicité presque inquiétante qui tient — je ne l'ai compris qu'alors — à l'impression d'accélération faible et continue qui naît d'une telle navigation surnaturelle. Le sentiment de l'*appel* dans toute son urgence confiante loge pour nous dans ces esquifs ingénus — cygnes, caïques, auges de pierre — qui glissent dans les contes à la surface d'une eau immobile : à l'inverse de la suggestion toujours maléfique qui s'attache à l'apparition des *objets volants non identifiés*, le bonheur toujours, l'exaucement d'un vœu, tout au moins le secours surnaturel dans le péril, semble éperonner leur navigation silencieuse.

Je parle d'Edgar Poe, et voici qu'il ne va plus guère me quitter tout au long de cette excursion tant de fois recommencée — bien souvent en compagnie bruyante et joyeuse — et qui pourtant, non pas seulement dans mon souvenir, mais chaque fois et pendant même que je la recommençais, a gardé toujours quelque chose de l'allure du rêve, dans le défilé muet, incompréhensiblement majestueux, des deux rives qui viennent à moi et s'écartent comme les lèvres d'une Mer Rouge



JULIEN GRACQ

Un nouveau coude de l'Evre ouvre enfin une vue oblique, en *profil perdu*, sur le manoir: il est encore, il est toujours, à l'heure fixe de ma mémoire, aux environs de quatre heures de l'après-midi.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Dès que j'ai connu ces vers de Nerval, bien longtemps avant les *Chimères* (je devais avoir une douzaine d'années, et je les lisais dans les *Morceaux choisis* que nous distribuait la bibliothèque scolaire du lycée) une image, une seule image pour moi en a toujours ressurgi, qu'ils viennent cerner et border à la manière d'un phylactère: celle, justement, de ce manoir de La Guérinière, auquel ils ne s'appliquent que très approximativement. Le parc, accidenté, reclus entre le coteau et la rivière, n'est pas très vaste, et la bâtisse est peut-être peu ancienne: il n'y a guère de château des Mauges (tous ont brûlé au temps des guerres de Vendée) qui remonte



JULIEN GRACQ

le cours de la vie) la suggestion optimiste d'une halte possible dans le déclin, et même d'une inversion du cours du temps, est-elle faite à notre sens intime par ce ressourcement, ce rajeunissement du soleil de l'après-midi. Je ne doute guère en tout cas qu'une mémoire en nous plus haute, sensibilisée de nature à d'autres signaux que ceux du code de la route, se porte garante de la réalité de ces promesses vagues et en même temps véhémentes que nous font à chaque instant l'heure, le temps, et la saison. Le soleil déjà déclinant que la traversée des étroits avait caché reparait maintenant dans toute sa force; là où il touche la surface de l'eau, cette eau, il y a un instant encore si peu rassurante dans sa suggestion de profondeur apparaît presque opaque aux rayons, comme si elle était recouverte d'une pellicule de poussière. La lumière gicle en gerbes à travers le branchage des frênes et des saules; on glisse de nouveau à travers un paysage d'été tendre et aéré, pavoisé aux couleurs du *beau fixe*, comme s'il y éclosait des ombrelles.

Ce qu'on découvre maintenant progressivement des deux côtés de la rivière, c'est un paysage que l'Ouest multiplie jusqu'à l'obsession

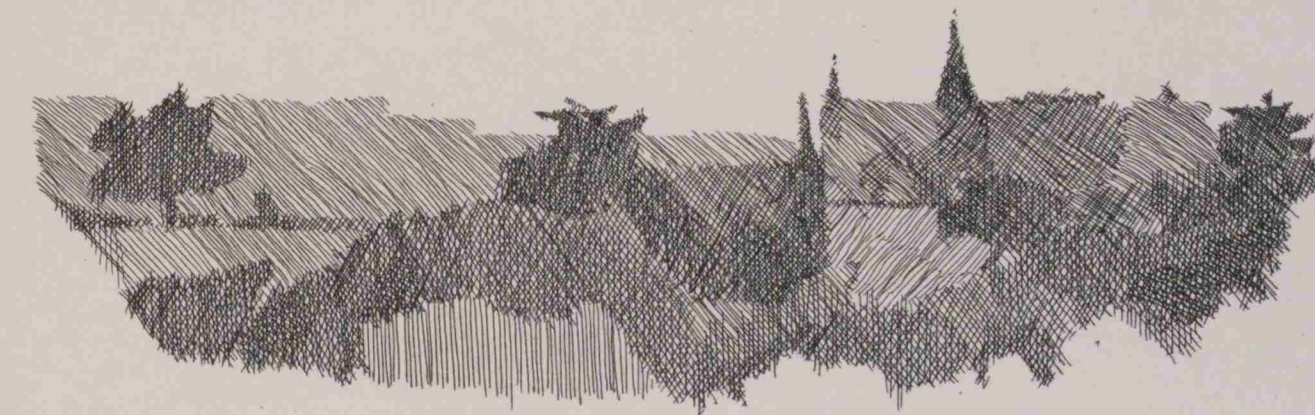


JULIEN GRACQ

vendait aux pèlerins des *fouaces* a fermé ses contrevents à jour. L'interdit qui m'arrête au moment de m'embarquer de nouveau sur l'étroite rivière immobile ne procède pas de la crainte de désenchanter un souvenir. Bien plutôt il tient à l'impuissance où l'on est, sinon de ranimer un rêve, du moins de retrouver dans l'état de veille à la fois sa lumière sans noyau et son rythme, qui ne cesse de changer, sans pourtant entretenir le moindre rapport avec la vitesse et la lenteur. Les domaines d'Arnheim existent, et chacun au moins une fois dans sa vie les a rencontrés — mais le courant inexplicable qui saisit et porte sur l'eau l'esquif recourbé comme un croissant de lune, c'est le battement du sang jeune, et comme une palpitation continue d'avenir. Les images que déroule tout voyage initiatique renvoient chacune en énigme à une rencontre préfigurée qu'elles font pressentir et qui les achèvera; la puissance d'envoûtement des excursions magiques, comme l'a été pour moi celle de l'Evre, tire sa force de ce qu'elles sont toutes à leur manière des « chemins de la vie », qu'elles en figurent obscurément à l'avance les climats et les étapes. Les prestiges matériels que je prête à l'Evre ne sont pas tous imaginés, et peut-être les trouverais-je encore intacts au long de cette promenade rétrospective que j'envisage quelquefois. Mais tout ce qui a la couleur

LES EAUX ÉTROITES

du songe est, de nature, prophétique et tourné vers l'avenir, et les charmes qui autrefois m'ouvraient les routes n'auraient plus ni vertu, ni vigueur: aucune de ces images aujourd'hui ne m'assignerait plus nulle part, et tous les rendez-vous que pourrait me donner encore l'Evre, il n'est plus de temps maintenant pour moi pour les tenir.



CETTE ÉDITION, ILLUSTRÉE DE NEUF GRAVURES ORIGINALES
EST LIMITÉE À 147 EXEMPLAIRES, TOUS NUMÉROTÉS, SOIT

8 EXEMPLAIRES SUR CHINE, COMPRENANT UN DESSIN
ORIGINAL, UN CUIVRE BARRÉ, UNE SUITE SIGNÉE,
LETTREE DE A À H, SIGNÉS PAR L'AUTEUR ET LE GRAVEUR

15 EXEMPLAIRES SUR DUCHÊNE, SIGNÉS PAR L'AUTEUR
ET LE GRAVEUR, COMPRENANT UNE SUITE SUR CHINE SIGNÉE,
NUMÉROTÉS DE 1 À 15

99 EXEMPLAIRES SUR DUCHÊNE, NUMÉROTÉS DE 16 À 114,
SIGNÉS PAR LE GRAVEUR

25 EXEMPLAIRES MARQUÉS H.C., RÉSERVÉS AUX AUTEURS
ET COLLABORATEURS, NUMÉROTÉS DE I À XXV

LES GRAVURES ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR L'ARTISTE
ET TIRÉES SUR LES PRESSES À BRAS DE L'ATELIER DE
SAINT-PREX. LE TEXTE A ÉTÉ COMPOSÉ ET IMPRIMÉ,
EN GARAMOND CORPS 12, PAR NICOLAS CHABLOZ
À MAURAZ. L'EMBOÛTAGE EST RÉALISÉ PAR LA RELIURE
DES PLANCHES À MONTREUX

EXEMPLAIRE NUMÉRO 99

Palimony